

La timidité des cimes

Victor Bégin

Number 155, Fall 2017

Chaque nuit au treizième coup, dis des clameurs étranges, chante !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bégin, V. (2017). La timidité des cimes. *Moebius*, (155), 67–71.

LA TIMIDITÉ DES CIMES

Victor Bégin

Germain sort de son caban l'enregistreuse qui l'accompagne partout, un modèle H4n plutôt efficace. Depuis que je le connais, je tente de prévoir les moments où il se servira de l'appareil pour capter sa panoplie de sons. Les situations incongrues pour lesquelles il s'arrête ne sont jamais celles que j'anticipe. Puisque nous avons tous les deux nos sons préférés, je ne lui demande jamais ce qui le pousse à choisir les bruits d'un chantier de construction plutôt que le galop des calèches; il est évident que l'un est inusité et l'autre populaire. Germain se penche jusqu'au sol et tend l'enregistreuse à bout de bras.

Nous sommes dans un petit parc à deux pas du *French Quarter* de La Nouvelle-Orléans, là où le français s'imisce entre deux claquements de langue. Les chênes, aussi massifs qu'ancestraux, se mettent à pleuvoir leurs fruits et c'est précisément ce que Germain récolte pour sa banque de sons. Les glands tombent sur l'herbe ou sur le ciment pendant une quinzaine de secondes. Germain se déplie et lance un « c'est bon ». Il est immense, lui aussi. Un géant. Je dois lever le menton pour le regarder dans les yeux, ce qui cause chez moi un irrépressible inconfort, un vertige à l'envers.

Avec les sons qu'il accumule, Germain compose des musiques dérangeantes. Je n'aime pas tout ce qu'il me fait écouter – je me rappelle une mélodie angoissante basée sur le coassement des grenouilles –, mais je prends le temps de découvrir un pan de sa personnalité au travers de chacune de ses compositions. Nous sommes pourtant opposés à bien des égards. Pourquoi continue-t-il à me traîner avec lui comme une deuxième enregistreuse? Et pourquoi dois-je le suivre comme si ma vie en dépendait? Ma vie doit en dépendre un peu, il faut dire. Je consigne chacune de nos escapades entre la rédaction de deux critiques musicales. Germain ne le sait pas et j'ignore ce que je ne sais pas de lui.

À l'épicerie, Germain m'explique ce que sont les hautes et les basses fréquences en déambulant dans le dédale des rangées. Il met la main sur un sac d'amandes et nous sortons tandis qu'il aborde la théorie de la musique occidentale. Je le suis dans sa voiture, une Accent 2010 empruntée à sa sœur avec laquelle nous avons suivi le Mississippi jusqu'au golfe du Mexique. « Tu seras mes basses », chuchote-t-il en souriant des yeux. Je prends les amandes, les croque à un rythme qui me semble celui de mon cœur. L'enregistreuse patiente devant ma mâchoire amusée.

Je veux montrer à Germain un restaurant jazz où le jambalaya est exquis. Peut-être qu'il pense que c'est un rendez-vous galant: il a mis ses pantalons rouges et une chemise blanche sans col de la collection automne-hiver 2017. J'ai enfilé mes souliers italiens trouvés dans une friperie sur Saint-Laurent. Nos marches à deux ont provoqué l'érosion des talons, ce qui rend Germain encore plus haut que moi. Je reste assis même lorsqu'il insiste pour danser; je n'ose pas lui avouer la disparition de mon demi-pouce comme facteur de mon immobilisme.

La sueur glisse des tempes de Germain jusque dans son cou. Il a relevé ses cheveux, s'en est fait une toque. Je le fixe sans m'en rendre compte, parce que je le trouve beau. Il pose son index sur mon menton. Marianne me dit toujours que je suis chanceux d'avoir une fossette sur le menton, que toutes les célébrités en ont une. Quand Germain met le doigt sur ma fossette, je deviens célèbre.

Bourbon figure parmi les rues les plus populaires du coin. Les bars servent des breuvages appelés *bazooka* dans une grande pipe. Il faut plus d'une demi-heure pour en venir à bout, comme si le fond était inatteignable. Avec Germain, nous en sirotions un à deux. Il prend une bonne rasade dans l'espoir de terminer le cocktail au plus vite et manque de s'étouffer. Germain ne peut pas sortir sa langue de sa bouche. C'est qu'elle est retenue par un frein trop court. À chacune de ses grimaces, je ne peux m'empêcher de me moquer gentiment. Je l'imagine manger une crème glacée, ou encore chez un docteur qui l'enjoindrait à lever la langue pour prendre sa température. Puis je me demande comment il embrasse.

Lorsqu'enfin nous nous assoyons sur le bord d'un trottoir où les taxis n'abondent pas, il sort à nouveau son enregistreuse et moi un calepin. Il allume son H4n et le dépose sur le sol. Je le regarde avec cet air d'incompréhension typique d'Audrey Hepburn. J'écris que «la réflexion du compositeur est impénétrable». Germain me fait signe de garder le silence; je dépose la plume. Un minuscule chaton noir comme le charbon surgit d'une ruelle. Il marche, insouciant, vers nous, sorti de sa propre histoire et entrant dans la nôtre. Après avoir reniflé l'enregistreuse, le chaton se laisse caresser par la main de Germain. Je m'approche d'eux pour entendre son ronronnement. Germain m'avoue

s'ennuyer de son chat Démon-Fleur. Il a appelé son siamois ainsi parce qu'il tend à être parfois terrible, parfois calme et doux. « Comme toi », ajoute-t-il. Je ne m'ennuie que de Marianne.

Germain me tend la main. Il réclame les nombreuses danses que je lui dois. Je lui réponds que je suis terrible et que, donc, je ne danse pas. Je lui dis qu'il est trop grand et que si nous valsons, je ne me sentirai pas à la hauteur. Germain pianote sur son téléphone. Il trouve ce qu'il cherche, quelque chose que je n'ai jamais entendu. Je reconnais la pluie et le vent, un instrument qui s'apparente au xylophone ainsi que plusieurs sons métalliques. « Un gamelan », précise Germain. Puis un kazoo vient ponctuer sa composition d'un rythme que je ne peux compter. Le son flotte en arrière-plan mais aussi en avant-plan, comme si nous étions, en fait, à l'intérieur de lui.

Une fois ses enregistrements extraits du H4n, Germain ne fait pas que de la musique. Il crée une histoire complète qu'on se raconte en fermant les yeux. Un garçon déambule dans sa vie en corridors. Il cherche les ailes d'argent qu'on lui a promises. Il se met à courir, revient sur ses pas, s'immobilise, lève les yeux vers un ciel marin. Une forêt pousse autour de lui, gorgée d'une atmosphère lourde. De toutes les cimes, aucune ne se touche. L'espace entre les branches forme un labyrinthe où le garçon se perd.

La musique coupe brutalement. Une vieille dame nous scrute d'un œil derrière une boule de cristal. Elle psalmodie dans une langue entre le cajun et l'anglais; elle parle de *duck* ou de *luck*, impossible de savoir. Elle traîne un carrosse rempli de poupées vaudou en chiffon. Germain ne manque pas l'occasion d'enregistrer en douce le passage de cette femme. Il me fait un clin d'œil complice. Je

décrivit l'accoutrement de la visiteuse dans la marge d'une ancienne critique de l'album d'Atticus Dean.

Notre auberge se situe au bout du quartier, dissimulée entre deux maisons qui se négocient le coin de la rue. Dans le dortoir, nous partageons un lit superposé. Je m'empare des seules cartes à jouer qui sont à portée de ma main et je rejoins Germain sur le lit du haut – il a toujours cette hauteur d'avance. Je le tire au tarot style Pokémon. Après avoir pigé ses quatre lames, je lui découvre ses précieux arcanes. Germain est Houndour, un chien de feu, dont l'aide repose sur la fée Cleffa. Gardevoir agit en tant que Grande Prêtresse, et la réponse à ses questions s'incarne dans un Togetic tenant un poisson-cœur dans les mains, représentant Les Amants. J'aurais voulu que Germain y voie un signe quelconque, qu'il me dise qu'il ne croit pas aux hasards ni aux coïncidences, mais Germain ne connaît aucun Pokémon.

Alors qu'il dort d'un sommeil pharaonique, je prends l'enregistreuse au creux de mon bras et je m'assoupis. J'enregistre ma nuit pour qu'il la transforme, un petit quelque chose qui suffit à éclipser tout le reste.

Nous remontons le fleuve en matinée, en passant par la chaussée du lac Pontchartrain, le deuxième pont routier le plus long de la planète. Je retire mes chaussures usées, descends la vitre et les jette par-dessus bord. Germain se met à crier que ça ne se fait pas, jeter des chaussures pendant qu'il roule. Je lui réponds que, de toute façon, tous les talons du monde – surtout ceux-là – ne m'élèveront jamais au pinacle.

La nuit suivante, je rêve que Germain pleure, et quand il essuie ses larmes noires sur des partitions vierges, des compositions s'inscrivent sur le papier.